

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 33

Artikel: La veilleuse de Monseigneur
Autor: Datin, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195080>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

avoué sa lotta et son cro et l'hommo, après avâi taguenassi on bocon, s'ein va pè lo courti po vouâiti oquiè po fèrè la soupa.

— Du que l'est mè que fè lo fricot, se sè peinsà, mè vè fèrè oquiè à ma fantasi. Y'âmo tant lo tsergotset (dè la papettà ao porà), que vè ein fèrè onna bouna pliatelâ.

Sè met don à plioumâ dâi truffès et à preparâ son porâ, et tandi que l'étâi ein trein dè cein fèrè, vouâiquie la vatse que sè met à moulâ.

— Oh! moulâ pi, se fe, n'é pas lizi d'allâ ora; mè faut d'aboo allâ à l'édhie. Quand revint dâo bornalet, la vatse sè remet à moulâ.

— Tot ora! tot ora! se dit, laisse-mè garni la mermita!

Quand le fut presta, que l'eut crotchâ ao coumâclio et que l'eut allumâ lo fû, la vatse moulâ po troisièmo iadzo.

— Stu coup, mè vè, se dit, et s'ein va po lâi bailli à medzi. Mâ diabe sâi fè dâo trein: la patoura n'étâi pas fète et lo lulu sè peinsà que se l'allâvè su lo cholâ po déguelhi dâo fein que faillâi onco mèclliâ avoué dè l'esparcette, lo porâ porâi bin s'allietâ à la mermita, et ma fâi se cheint lo soplion, cein fâ on petit medzi. Adon ye soo la vatse et la minè ein tsamp su on cret derrâi la mâison, et po lâi gravâ dè s'einsauvâ, lâi attatsè ao cou lo bet dâo cordé à buîa, montè su lè dè-tâi dâo tâi, passè l'autro bet pè la tsemenâ, revint vai lo fû, que s'étâi dè-tieint, et s'attatsè lo bet dè la corda à la tsamba, tandi que rallumâvè.

Ora, qu'arrevâ-te? Parait que la vatse fe on faux pas et que le rebattâ avau lo cret; et coumeint l'avâi la corda ao cou, la pourra bête sè trovâ coumeint gangue-liâ, que le n'avâi perein què lè pi dè der-râi que totsivont terra, rappoo à la corda que passè dein la tsemenâ. Pè bounheu qu'à cé mémo momeint la fenna revegnâi dâi truffès et quand le ve la vatse que tréssâi dza la leinga, le tracè vai la pourra bête et copè la corda avoué son couté dâi dix z'hâorès, et la remet su sè quatre piautès, après quiet, furieusa, le va po bailli on galop à se n'hommo, mâ quand l'arrevè à l'hotò, miséricorde! l'hommo, que s'étâi attatsi la corda à la tsamba, avâi étâ einfatâ dein la tsemenâ lè pi lo contr'amont quand la vatse avâi rebedoulâ avau lo tierdzo, et quand la fenna copâ la corda, le pourro bougro arrevè la teta la premiere dein la mermita, que n'avâi pas lo couvai, que l'a faillu que la fenna lo dépédzâi dè per-quie, kâ lo gaillâ ne poivè pas sé ravèintâ to solet; assebin quand la fenna lo ve tot nâi dè choutse et la teta tot einmotélâie, le n'eut pas lo coradzo dè lo bramâ et quand le ve que n'avâi pas grand mau, le lâi fe:

— T'ein as pardié fé quie de 'na balla!

— Oh câisè-tè! l'est bon por on iadzo;

assebin du z'ora, te restéré pè l'hotò et retornéri pè la campagne, repond l'hommo tot vergognâo.

— Compto que t'as réson, me n'ami, lâi fâ la fenna: à tsacon son meti et la vatse serâ mi gardâie!

La veilleuse de Monseigneur.

L'évêque de Coutances, Monseigneur Bravard, lors de ses tournées épiscopales, aimait à surprendre son clergé.

Brusquement, sans avertir personne, il changeait son itinéraire et tombait à l'improviste chez un pauvre curé de campagne, stupéfait de l'arrivée de son évêque.

Ces soudaines apparitions étaient parfois des situations étranges dont le prélat était le premier à rire de bon cœur; il se plaisait même à les narrer gaiement, non sans une pointe de malice.

Lors de la cérémonie d'un baptême de cloches, nous nous souvenons lui avoir entendu raconter l'histoire suivante, dont nous garantissons l'authenticité:

Par une belle après-midi, tout ensoleillée du mois de mai, le curé de Saint-Martin, près de Villedieu-les-Poêles, se promenait dans son petit jardin en lisant tranquillement son bréviaire. Il jouissait de ce grand calme de la campagne, dont le chant des oiseaux troublait seul la solitude, quand il vit déboucher sur la route une berline attelée de deux chevaux bai-bruns. Bientôt la voiture cessa de rouler et s'arrêta à la porte du presbytère.

N'attendant personne et assez intrigué de l'arrivée de cette berline, le pasteur jeta un coup d'œil curieux pour tâcher d'apercevoir les personnes qui en garnissaient l'intérieur, quand, à sa stupéfaction profonde, dans le grand vieillard qui descendit le premier, il reconnut Monseigneur!

L'étonnement le cloua sur place; mais il finit par se remettre, et d'un pas encore dispos, néanmoins un peu alourdi par l'âge, il s'empres-sa d'aller au-devant de son supérieur.

— Monsieur le curé, je viens vous demander à dîner et le couvert pour la nuit, dit en souriant Monseigneur Bravard, en s'avancant vers le pasteur.

— Votre Grandeur sait qu'elle est ici chez elle et qu'elle peut disposer de mon humble demeure... Mais, j'ai bien peur que mon évêque ne soit pas reçu selon ses mérites.

— Et pourquoi cela, monsieur le curé?

— Dame! Monseigneur, je n'ai rien à vous offrir qui soit digne de vous... si encore on m'eût averti, j'aurais pris mes précautions pour le dîner.

— Quittez ce souci, mon brave curé... on trouvera bien la classique poule au pot du bon roi Henri IV... Une omelette et encore des œufs feront le reste... Comme Madame de Maintenon, nous remplacerons le plat absent par une histoire...

Le soir, en effet, le dîner improvisé fut charmant. L'évêque, en sa double qualité de président et de beau conteur, tint le dé de la conversation, à la grande joie, du reste, des convives suspendus à ses lèvres. Avec son entrain ordinaire et sa constante bonne humeur, sans rien perdre de sa dignité épiscopale, il sut adresser un mot gracieux à chacun et mettre tout le monde à l'aise.

Par contre, dans la cuisine, la servante Gertrude se montrait nerveuse et inquiète.

Tant bien que mal, en frappant de contribution les voisins, en empruntant un peu partout, elle était parvenue à faire un dîner présentable; mais restait la grave question du coucher!

Comment s'y prendre et quels pouvaient être les goûts de Monseigneur? Aimait-il les fruits, les gâteaux, les sucreries? Pour être à la portée de sa main à son réveil, que fallait-il placer dans sa chambre?

Perplexe et ne sachant comment sortir d'embarras, d'une voix un peu hésitante, elle s'adressa au valet de chambre de l'évêque.

— Bannissez toute inquiétude à cet égard, lui répondit le domestique; Monseigneur est la simplicité même...

— Mais encore...

— Une carafe d'eau fraîche, un sucrier et... C'est tout... Ah! j'oubliais... Depuis que Monseigneur est sujet aux étouffements, il a l'habitude d'avoir constamment une veilleuse dans sa chambre.

— Une veilleuse... une veilleuse... répétait Gertrude quand le domestique fut parti, voilà qui est facile à dire... Mais, où aller en chercher une veilleuse? Ah! j'y pense... M. le maire, le grand ami de M. le curé, ne me refusera certainement pas...

Vers dix heures, Monseigneur Bravard, un peu fatigué par le voyage, donna le signal de la retraite. Après avoir souhaité à chacun une bonne nuit, il dit au curé qui voulait l'accompagner:

— Non... non... restez, monsieur le curé, restez auprès de vos hôtes... Je porterai moi-même le bougeoir... Je connais l'escalier et je monterai bien seul...

— Permettez-moi de vous précéder, Monseigneur...

— Du tout, du tout, je n'ai besoin de personne... A demain!

— A demain! Monseigneur, et dormez bien.

— Merci.

En entrant dans la chambre, l'évêque ne fut pas peu étonné de voir un beau brin de fille de dix-neuf à vingt ans, à la taille rondelette et bien prise, qui, rougissante et émue, l'accueillit avec son plus gracieux sourire et sa plus belle révérence.

— Hum!... hum!... dit à part soi le prélat, voilà une jolie personne qui ne me paraît pas près d'atteindre l'âge canonique... En arrivant, je ne l'avais pas aperçue... Demain matin, j'en ferai l'observation au curé.

Après un rapide examen de la chambre, Monseigneur se disposait à faire sa prière du soir, quand, en se retournant, il vit la jeune fille toujours debout à la même place.

— Vous pouvez vous retirer, mon enfant, lui dit-il avec douceur...

— Mais, Monseigneur, je suis venue ici pour y passer la nuit...

L'air candide de la jeune fille dénotait sa complète innocence.

Un peu intrigué par cette réponse, l'évêque la regarda plus attentivement et, lisant l'ingénuité dans ses yeux, il lui demanda:

— Quel est votre nom, mon enfant?

— Pauline Meunier, Monseigneur... Je suis la fille du maire de la commune.

— Ah! et pourquoi devez-vous passer la nuit dans cet appartement!

— La servante de M. le curé, Gertrude, est venue tantôt à la maison; elle nous a raconté que, la nuit, vous êtes sujet aux étouffements, et que, dans la crainte d'un accident, vous

aviez toujours près de vous une veilleuse .. Mon père s'est trouvé très honoré de voir sa fille désignée pour remplir cet emploi... Je vais donc rester toute la nuit près de vous, Monseigneur... Oh ! vous pouvez dormir tranquille, je vous veillerai bien...

Monseigneur Bravard eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire, tant le quiproquo lui parut plaisant ; néanmoins, il garda son sérieux, et, en quelques mots, expliqua à la jeune fille qu'il s'agissait simplement d'une petite lampe.

Puis après avoir complimenté la jolie Pauline Meunier sur sa tenue décente et l'avoir remerciée de son bon vouloir, il congédia en souriant cette veilleuse d'un nouveau genre.

HENRI DATIN.

Aux célibataires.

Dans les *Annales politiques et littéraires*, M. Ad Brisson faisant l'analyse d'un récent ouvrage du professeur italien M. Mantegazza, s'exprime ainsi sur la partie du livre qui traite des célibataires :

« M. Mantegazza pense que le mariage est la meilleure forme de l'amour ; il plaint les vieux garçons peureux et méditatifs qui arrivent à la vieillesse sans avoir eu le courage de se décider, et qui meurent sans avoir connu la douceur du foyer domestique et du nid familial. Donc, ô célibataires ! hâtez-vous de convoler, mais tâchez de bien choisir vos fiancées.

» Ecoutez les conseils de M. Mantegazza ; observez-les soigneusement au physique et au moral. Méfiez-vous des brunes trop maigres qui ont les yeux trop noirs, et quelque brins de duvet sur la lèvre supérieure. Ce sont des tempéraments passionnés qui vous causeront mille embarras.

» Méfiez-vous aussi des blondes trop grasses ; leur nonchalance vous fera mourir.

» Cherchez une fille qui ne soit ni trop blonde ni trop brune, ni trop douce ni trop brusque, ni trop volontaire ni trop soumise, et surtout qui aime les enfants. Vous reconnaîtrez à ce signe infaillible celle qui doit assurer votre bonheur.

» Si vous êtes vieux, n'épousez pas une jeunesse, à moins que vous ne soyez un homme de génie, comme Goëthe ou Victor Hugo, et que vous inspiriez à votre femme une grande admiration.

» N'épousez jamais une étrangère appartenant à une race lointaine, une Slave si vous êtes Marseillais, une Anglaise si vous êtes Parisien. Ou bien la cruelle « incompatibilité d'humeur » vous guettera pour vous conduire au divorce.

» Etre d'un autre pays que notre compagne, dit M. Mantegazza, ne signifie pas seulement parler une autre langue, mais veut dire, en outre, aimer, sentir, penser, haïr, désirer des choses différentes. Nous sommes tous les fragments

vivants de la longue histoire de nombreux siècles, et faire accorder, souder deux créatures nées sous des cieux différents, élevées dans des goûts différents, avec des idéals différents de religion, de moralité, de pratiques, de coutumes, est une chose possible, mais difficile et rare. »

Gâteau de Milan. — Prenez 150 grammes de belle farine, autant de sucre en poudre, autant de beurre très frais que vous pétrissez un peu pour l'adoucir. Ceci étant fait, ajoutez-y la moitié d'un zeste de citron, soit l'écorce jaune hâchée et râpée très finement, un soupçon de sel et trois jaunes d'œufs. Pétrissez vivement le tout ensemble pour en obtenir une pâte un peu ferme lisse et compacte.

Étendez ensuite cette préparation avec le rouleau à pâtisserie, en lui donnant l'épaisseur de deux pièces de cinq francs, puis formez-en plusieurs petits ronds coupés à l'aide d'un verre ordinaire, ou de préférence avec des moules en fer blanc festonné.

Placez ces petits gâteaux sur une plaque à pâtisserie ou une feuille de papier beurré ; dorez-les avec un œuf ou du lait, et faites-les cuire pendant une demi-heure dans un four médiocre.

Ce gâteau, qui est relativement peu coûteux et facile à préparer, se conserve longtemps frais et forme un dessert très apprécié, même avec le thé. (*Agenda des dames.*)

Pour conserver le beurre frais. — Pour tenir le beurre frais, sans glace, mettez-le dans une assiette que vous placez sur une soucoupe renversée, le tout dans un plat creux avec de l'eau presque jusqu'au haut de la soucoupe. Prenez ensuite un pot à fleurs neuf non verni que vous laverez soigneusement et dont vous couvrez le beurre ; les bords du vase doivent tremper dans l'eau. Posez le tout dans un courant d'air. L'évaporation de l'eau suffira pour conserver au beurre sa fraîcheur et sa fermeté.

Pot-au-feu. — Pour un bouillon ordinaire, c'est-à-dire pour quatre à six personnes, on peut employer un kilogramme et plus de viande, les os compris, quatre litres d'eau, deux ou trois navets, autant de carottes ou de panais, un oignon dans lequel on aura piqué deux ou trois clous de girofle, et le « bouquet », comprenant un ou deux poireaux, quelques branches de céleri et de persillées ensemble.

Les ménagères avisées ajoutent encore dans la marmite les os (de gigot, côtelettes ou autres) de la veille, fussent-ils secs et décharnés ; elles savent bien que plus le vase est rempli de substances solides, moins il s'y fait de bouillon et plus celui-ci est succulent.

Dans les petits ménages de deux ou trois personnes, on pourrait, en employant les mêmes proportions que ci-dessus, faire le bouillon pour deux jours. Il est toujours bon, du reste, d'avoir pour les sauces un peu de bouillon en réserve. On le conserve en le dégraissant, et, après l'avoir passé soigneusement, on l'enferme quand il est refroidi.

Monument Ruchonnet. — *Heureux de s'associer à l'initiative éminemment pa-*

triotique prise par le Comité central et les Comités de district, en vue de l'érection d'un monument au regretté Louis Ruchonnet, le Conteur Vaudois recevra avec grand plaisir les dons qu'on voudra bien lui adresser. La liste en sera publiée et le produit versé dans la caisse du Comité central.

Il paraît que nous sommes fort mal renseignés sur la manière dont se comportent nos chemins de fer, car les détails suivants, donnés par le journal *La France*, nous étaient absolument inconnus jusqu'ici. Lisez :

« Une personne qui voyage actuellement en suisse, rapporte de curieux détails sur ce que l'on appelle là-bas, par antiphrase sans doute, la locomotion à vapeur :

» Certains trains ont, paraît-il, une allure si paternelle, que le mécanicien descend parfois de sa machine pour aller fermer une porte de grange demeurée ouverte. Récemment, le chauffeur est descendu pour courir à la fontaine : sa fiancée y remplissait sa seille. Après avoir donné à la belle enfant un baiser chaleureux, — un baiser de chauffeur, — il l'aida à remettre sa seille sur sa tête, puis regagna sa locomotive au petit pas de course.

» On n'a pas idée de ça en France ! »

Boutades.

Les surprises du style administratif.

Le registre des naissances d'une mairie de Saône-et-Loire contient la perle suivante :

« Ce jour, 5 juillet 1895, la femme Antoinette Durand, âgée de vingt-cinq ans, a donné le jour à un enfant aveugle... »

Pendant le dîner, un invité parle étourdiment de la profonde bêtise d'un fonctionnaire, d'un sous-préfet, si vous voulez.

— Quelle gaffe, mon ami, lui dit après le repas le maître de la maison, c'est le frère de ce sous-préfet qui était à côté de vous.

— Mais je ne pouvais pas le savoir !

— Ma femme vous faisait des signes.

L'invité, ingénument :

— Je croyais qu'elle me faisait de l'œil.

Un passant voit un logement à louer avec la mention : « Heure à tous les étages, »

Accompagné du propriétaire, il visite le local, mais cherche en vain le cadran indiqué.

— Mais, dit-il, l'heure à tous les étages ?

— Eh ! mon bon, regardez par la fenêtre, l'horloge de l'église, elle est en face !

L. MONNET.

LAUSANNE — IMPRIMERIE GUILLLOUD-HOWARD